

ETC



Les Fermières Obsédées à Séquence : labourage de crâne

Christine Martel

Nudité

Numéro 94, octobre–novembre–décembre 2011, janvier 2012

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/65181ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Revue d'art contemporain ETC inc.

ISSN

0835-7641 (imprimé)

1923-3205 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Martel, C. (2011). Les Fermières Obsédées à Séquence : labourage de crâne. *ETC*, (94), 53–55.



LES FERMIÈRES OBSÉDÉES À SÉQUENCE : LABOURAGE DE CRÂNE

Le vendredi 10 juin, à la galerie du centre d'artistes Séquence de Chicoutimi, Les Fermières Obsédées lançaient, aux Éditions d'art Le Sabord, un livre abondamment illustré qu'accompagne un DVD compilant les dix années d'une carrière à tout le moins bien employée. Intrigué, le public a pu assister à une performance du cru de celles qui ne font jamais dans la dentelle, sinon pour en abuser ou carrément la déchirer, où les matériaux dégoulaient abondamment et en jetaient plein la vue, dans la démonstration de ce qui semblait être, de prime abord, un déballage métaphorique excessif. Mais si l'on y regardait bien, entre les grandes lignes que traçaient les déambulations des figurantes et le catapultage des matières, au-delà de la transgression et du décoiffage, émergeait une fois de plus un discours indéfectible et rigoureux qui gagne à être entendu.

Afin de remettre en question une pensée ambiante qui impose sa stricte vision des choses par tout moyen à sa convenance, y compris l'acharnement médiatique que l'on subit chaque jour, certains créateurs s'infligent des rituels débridés et frénétiques dont l'intensité n'a d'égale que la réalité qu'ils cherchent à dénoncer. À ce titre, avec persévérance et assiduité, Les Fermières s'appliquent depuis

maintenant une décennie à mettre en scène ce qui dépasse l'entendement, pour exprimer l'indicible dans des séances hautes en couleurs et totalement éclatées, où l'esthétique déconstructrice frise l'autopsie si ce n'est le règlement de compte. En disséquant les idées toutes faites, les lois indiscutables, les croyances incontestables qui perdurent au sujet de la féminité, pour débusquer les poncifs dans tous leurs retranchements, prend forme une chorégraphie décoiffante et époustouflante, ici en trois mouvement impétueux déclinant les principales phases de la domination, et dont le potentiel combinatoire paraît infini.

Premier mouvement : *la contention*. Les principales protagonistes, Annie Baillargeon et Eugénie Cliche, membres fondatrices du collectif, traînant leurs doubles au bout d'une corde, font leur entrée avec l'assurance de bourreaux en jarretelles de luxe, maîtresses dominatrices affublées de tous les attributs dévolus à leurs genre et fonction. Leurs deux complices, Sabrina Cloutier et Ysabelle Morin, attifées de perruques et de fringues beaucoup trop grandes pour elles et attachées par des liens les transformant en animaux de foire, leur emboîtent le pas avec la grâce des condamnées à mort. Alors débute l'exécution des basses œuvres, une mise au sépulcre de toute convenance où les prisonnières enchaînées sont avilies, violentées et contraintes à la soumission. On leur installe des mors aux mâchoires, les faisant déambuler comme des bêtes, à la merci du bon désir des dépravées qui ponctuent leur supériorité de gestes indécents. Les maî-



tresses, après avoir dessiné en noir une portée improbable sur le mur du fond, enfilent des chiennes de travail grisâtres qu'elles décrochent de leurs clous, puis déplacent les corps gisant désormais sur le ciment froid pour leur enduire les pieds de ce qui ressemble à de la chaux blanche et visqueuse. En se relevant péniblement debout, les potiches, toujours reliées par la taille à leurs aguichantes tortionnaires, laissent des traces épaisses sur le sol gris qui les accueillera de nouveau quand elles seront astreintes à se vautrer dans la substance collante.

Second mouvement : *la soumission*. Suivent bataille entre victimes et défoulement d'exécutrices qui martèlent sans retenue le plancher de leurs talons aiguilles rouges et frappent à coups de marteaux intempestifs la cloison graffitée. À bout de souffle, les marionnettes marquent elles aussi et péniblement le pas au rythme de celles qui persistent à entretenir la percutante cadence, soulignant la lourdeur des déplacements devenus pénibles pour toutes. Les folles ramènent constamment les suiveuses au centre de la pièce, comme des automates que l'on replace sans cesse dans le droit chemin après leur avoir remonté le mécanisme. La portée gribouillée sur le gypse continue de se constituer sur le tempo d'une gestuelle maladroite. Éreintées, dans l'apothéose des piétinements obsessifs, on emballera / débarrassera les pauvres filles pour finir de les épuiser, elles qui à force d'être déséquilibrées, perdront inévitablement pied.

Troisième mouvement : *la dépendance*. Au son de la musique triomphante d'une marche militaire tonitruante, les greluches, toujours coincées, tenteront d'effacer

les barres noires du mur en s'aidant des ondulations maladroites de leurs corps endoloris, les autres victorieuses s'éclaboussant d'engluage dans un paroxysme qui se finira dans une mare de liquide laiteux corrompu. S'initiera une renversante exécution d'exercices natatoires : sur le ventre et sur le dos, on pirouette et gesticule les jambes en l'air, mimant un *french cancan* décadent, les fesses somptueuses baignant dans la salissure. Au paroxysme, les outils contondants finiront de clouer les attaches des baudruches sur la surface suant de coulures dorénavant indéfinissables, pendant que les chiennes retrouveront leur niche sur ce même mur auquel on les avait dérobées. Puis, on les aspergera de peinture rouge dans laquelle les fantoches se rouleront encore, ayant de toute évidence et désormais accepté leur servitude. Ce sera de nouveau au tour des sadiques de littéralement se vautrer dans la barbouille couleur sang, pour se mouvoir ensuite comme des lionnes rubicondes en chaleur, rampantes dans leurs sous-vêtements moulants et maculés, à côté de leurs pompes abîmées, assumant jusqu'au bout ce que leur commande leur destin de despotes avant de disparaître, défaites, nous laissant bras et jambes sciés.

Au-delà de la simple interprétation, qui nous ferait envisager la voie d'une symbolique évidente, se construit une œuvre dont les ficelles nous cachent peut-être l'essentiel. Si Les Fermières Obsédées crèvent l'abcès de nos idées reçues en nous pilonnant d'exhibitions mettant en avant-plan le paradoxe de nos conditionnements, c'est dans ce qu'elles vivent à chaque fois et en direct sous nos yeux ahu-



ris, quand elles s'agitent sous toutes leurs coutures, que réside l'intérêt de leur étonnante et provocante démarche. Si les jeunes artistes se mettent régulièrement à nu pour grossir à la loupe les travers d'une époque où les lieux communs sont encore nombreux et tenaces, quand on aborde l'univers des femmes, elles excellent dans la caricature et surlignent les tyrannies individuelles que plusieurs d'entre nous nous infligeons à nous-mêmes, et assenons aux autres, quand il s'agit de se conformer. Mais pourquoi tant de sparages et d'exagération ? Quelle vérité criante nous lancent-elles au visage pour la déconstruire ensuite avec si peu de retenue ?

Si les carcans sociaux qui nous contiennent sont si difficiles à détruire, diktats de la mode et archétypes de beautés étant plus que jamais récupérés et exploités par un système capitaliste complètement hystérique, ce qui contribue largement à nourrir le monstre est une prison fabulatrice érigée depuis des millénaires par une moitié de l'humanité et qui renferme la tortionnaire qui est en nous. À la fois maîtresse et esclave, l'air de rien, cette manipulatrice de psychés se charge, depuis l'aube du monde, de nous ramener dans ce droit chemin que représente l'éternel féminin tel qu'on nous l'impose. On pourrait donc penser que c'est à une manœuvre cathartique que l'on nous convie ici, à une sorte de purification des passions, ces embrasements qui font croire à l'intensité, ces affolements qui miment la profondeur, pour envoyer de la poudre aux yeux de la raison. À une purge qui nous libère de nous-même, qui « soulage » autant les exécutantes

que les exécutées, et celles des spectatrices qui y trouvent leur compte. Une relaxation de l'affect qui, idéalement, si l'exercice est bien fait, devrait mener à l'affranchissement de nos consciences et à l'exorcisme de nos cerveaux lavés.

Christine Martel

Christine Martel exerce et exploite l'écriture de multiples façons comme essayiste, poète, journaliste, réviseuse linguistique, ou coordonne des projets liés à cette langue qui la rattrape à tout instant.